

OUVERTURE

« LA MÈRE DE TOUS LES ARTS »

« Riche en mérites, mais poétiquement toujours
Sur terre habite l'homme »

Hölderlin, « En bleu adorable¹ ».

Comment « habiter » le monde? Quel sens donner à notre vie sur terre? Et qu'est-ce donc qu'« habiter » le monde en poète?

Il peut sembler étrange de s'interroger ainsi sur l'œuvre de Nicolas Bouvier. N'est-il pas surtout connu du public pour ses pérégrinations à travers les Balkans, l'Asie centrale et le Japon, et pour son livre *L'Usage du monde*? À y regarder de plus près, son écriture, si limpide, fluide et lumineuse, cache bien des secrets, bien des tourments aussi.

Une des clés pour comprendre son univers réside peut-être dans l'enfance. Bouvier l'a pudiquement évoquée dans quelques courts textes. La moisson se révèle riche. Il dépeint son « attente adolescente du monde » (Eb, 43) dans un contexte bien particulier, celui des réalités d'une guerre qu'il n'a pas connue. Il en parle comme si le monde était alors « déshabillé ». Cette expérience de la guerre apparaît comme une expérience forte, décisive, fondatrice même. À l'instar de nombreux poètes suisses romands, tel Philippe Jaccottet, Bouvier va trouver dans l'écriture un moyen de réparer ce qui est mal fait ici-bas.

Découvrir le monde par les voyages et l'écriture serait alors une manière de le « réhabiter », de lui donner un sens nouveau, et de ne plus errer dans ces « ruines de la parole² » qu'évoque Yves Bonnefoy dans *Les Planches courbes*.

-
1. Hölderlin Friedrich, « En bleu adorable... », in *Oeuvres*, éd. Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 939.
 2. BONNEFOY Yves, *Les Planches courbes*, « Dans leurre des mots », in *Oeuvres poétiques*, éd. Odile Bombarde *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2023, p. 722.

La route renferme bel et bien une leçon. Il s'agit sans conteste d'une recherche de légèreté et d'élévation, qui doit aboutir à une sorte de purification. Le voyageur essaie de se transformer en âme inhabitée pour que le monde puisse y entrer.

Qu'en est-il du poète?

Heidegger, dans *Approche de Hölderlin*, souligne que sur cette terre « les choses sont en conflit ». Le travail du poète consiste à trouver un équilibre entre les choses « conjointes » et « disjointes³ », à trouver entre elles des passerelles afin de les réunir. Cette quête, pour Nicolas Bouvier, est celle de « l'unité du monde » (Eb, 130). Elle lui permettra de *relier* le dehors et le dedans, le bas et le sublime, le charnel et le spirituel. Une telle démarche n'est pas sans conséquences. Elle engendre doute, angoisse, incertitude.

Dans la perspective d'une « habitation » poétique, il me semble essentiel de savoir si Bouvier, à l'image de la voyageuse Ella Maillart (1903-1997) et du photographe Frédéric Boissonnas (1858-1946), a trouvé cette fameuse « unité du monde ». Lui aussi a cherché cette unité, même s'il ne l'a jamais explicitement avoué. Mis à part quelques rares moments de plénitude, tel celui vécu au Kyber Pass, il ne l'a découverte, ou tout au moins *entrevue*, que grâce à ce point d'ancre entre le voyage et l'écriture appelé « exercice de disparition » (O, 1343). Cette supposition me semble incomplète. Si unité il y a, ne se trouverait-elle pas plutôt dans les poèmes? Plus précisément, l'objet de sa quête ne se situerait-il pas dans une sorte de *nouvelle alliance*, fondée sur une unité entre musique et poésie?

De fait, la lecture de ses livres, celle des poèmes en particulier, laisse entrevoir une conception à la fois intuitive, sensible et réfléchie de l'homme et du monde, ainsi que du rôle dévolu à la musique, au corps, à la spiritualité. L'univers du « dehors » est indissociable de celui du « dedans ». Comment réaliser le *passage* de l'un à l'autre? Et quelle expression poétique, musicale donc au sens verlainien du mot, lui donner?

Je vais, dans les mouvements qui vont suivre, m'intéresser de plus près à la musique, qu'il présente, dans *Le Hibou et la Baleine*, comme « la mère de tous les arts » (O, 1204). Elle seule est capable d'aller plus loin que les mots. Le langage de Nicolas Bouvier, en effet, s'inspire de toutes les musiques, en particulier celles du passé. Bach, Bruckner, Mahler, Fauré, Debussy. Le jazz et les musiques populaires, celles des Balkans et de l'Orient. La chanson française et les musiques classiques

3. « Les choses sont en conflit. Ce qui disjoint les choses, mais en même temps ce qui les conjoint, c'est ce que Hölderlin appelle l'«essentielle-intimité» (*Innigkeit*). L'attestation de l'appartenance à cette essentielle-intimité se produit par la création d'un monde et par son aurore, aussi bien que par sa destruction et son crépuscule » : HEIDEGGER Martin, *Approche de Hölderlin*, « Hölderlin et l'essence de la poésie », traduit par Henry Corbin, Paris, Tel/Gallimard, 1996, p. 46.

persane, indienne et japonaise. Sans oublier les réminiscences musicales très quotidiennes, danses, refrains, fanfares. Toutes lui fournissent les impulsions nécessaires.

Dans certains poèmes, l'écriture de Bouvier se caractérise par une polyphonie légère et des accords clairs et nets, qui s'opposent aux grands moyens mis en œuvre dans *L'Usage du monde*. Il est d'ailleurs possible de voir dans ce livre-symphonie une sorte de « kaléidoscope⁴ », pour reprendre le titre d'un poème de Verlaine, d'images et de sonorités retrouvées dans la brume des souvenirs grâce à la mémoire et au phénomène de la création littéraire. Une écriture totale donc, plurielle, dépassant les genres, poétique et journalistique, fictionnelle et historique.

C'est cette totalité que je me propose à présent d'embrasser en voyageant à travers l'ensemble de son œuvre. Pour ce faire, je varierai les angles d'approches afin de cerner au mieux ce qui constitue le « vivre en poésie » selon Nicolas Bouvier. Cette interrogation, comment « habiter » le monde, jamais formulée par lui mais toujours sous-jacente, fera l'objet, à la manière d'une basse continue, de « variations » : « habiter » le corps, « habiter » la terre, « habiter » le ciel, « habiter » l'écriture, « habiter » la voix, « habiter » la musique, « habiter » le silence. Cette pérégrination prendra ainsi la forme d'une composition musicale, avec une « ouverture », sept « mouvements » et un « final ».

Nicolas Bouvier cherche à mettre en mots les harmoniques du monde. La musique des sphères, selon lui, est un contrepoint à une certaine disharmonie. Elle semble à même de réparer le divorce entre les mots et les choses, et permettra peut-être au poète, qui sait, de retrouver une certaine confiance dans le langage. Son écriture se fait peu à peu célébration, prière, chant d'action de grâce.

Pour tenter de combler ce hiatus entre le mot et la chose, je m'appuierai sur vingt « études » de poèmes et trois « études » de mots, composées dans l'esprit de celles qui aident les instrumentistes à maîtriser une ou plusieurs difficultés techniques. Les « études » se présentent comme de véritables compositions jouant sur la multiplicité des apparences possibles d'une idée musicale. Elles me semblent être les compagnes idéales pour écouter, sentir, percevoir cette polyphonie du monde que chante, en majeur ou en mineur, Nicolas Bouvier.

4. VERLAINE Paul, *Jadis et naguère*, « Kaléidoscope », in *Oeuvres poétiques complètes*, éd. Yves-Alain Favre, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 146.